[RJP: Transcription for ViceVersaIssue2 - Vice Versa 14.jpg and ViceVersa 15.jpg -<https://github.com/RJP43/LiliElbe_EngagedLearners/tree/master/ProjectDocs/archivalMaterials/French_archive/ViceVersa/ViceVersaIssue2>]

**Image 12**

UN HOMME CHANGE DE SEXE

D’après les documents authentiques et scientifiques réunis par Niels HOYER

Voyant en la personne du professeur Werner Kreutz l’unique planche de salut – puisque le savant allemand lui promettait de parachever sa métamorphose – Andreas Sparre résolut de suivre aveuglément ses conseils et ses indications. Mais, enfin que << Lili puisse survivre >>, il fallait <<qu’Andreas Sparre disparaisse >>. Le jeune peintre partit pour Berlin où selon l’avis de Werner Kreutz, il s’agissait de subir <<certain traitement préliminaire >>, avant d’entrer à la Clinique Féminine de Dresde.

Nous suivrons bientôt le patient dans les cabinets de consultation où le pourcentage masculin et féminin de son être organique et physique sera soigneusement dosé par des spécialistes, et nous l’accompagnerons également dans la salle d’opérations. Mais commençons par jeter un coup d’œil sur la vie du jeune homme, afin de retracer les diverses étapes de l’évolution de Lili, c’est-à-dire de son moi féminin.

Enfant, Andreas se révèle un solide gamin, impétueux et batailleur, bien qu’il ait un goût pour les poupées et les toilettes de petite fille. Comme adolescent, il se montre déjà doué d’une sensibilité d’artiste, et d’un penchant sentimental très prononcé ; les nombreuses flummes juvéniles qu’il nourrit envers ses jeunes amies démontrent qu’il s’agit d’un tempérament parfaitement sain et normal.

Alors qu’il était étudiant des Beaux-Arts, Andreas eut le coup de foudre pour une de ses camarades, Grete, qu’il épousa peu après, et qui fut la compagne tendre et dévouée de sa vie d’artiste. Tous les deux peignaient sculptaient et leurs noms figurèrent bientôt aux expositions scandinaves et parisiennes. Par une tragique ironie du sort, ce fut Grete qui contribua à la première incarnation de <<Lili>>. Un jour qu’elle était en train de peindre, son modèle (une jeune femme) lui fit défaut. Elle eut alors l’idée de costumer son mari en femme, et le déguisement réussit si bien que les époux résolurent aussitôt de mystifier leurs amis. Une camarade baptisa la pseudo-jeune femme, qui depuis porta le nom de Lili.

C’est ainsi qu’une banale farce d’atelier allait mener à un drame poignant.

Lili parut à des bals travestis, à des fêtes d’artistes, sur la plage de Capri, au sien de sa propre famille ; elle inspira de nombreuses toiles de Grete ; elle devint bientôt indispensable à leur vie. La mystification fut partout complète, et Andreas put bientôt se convaincre, avec stupeur, que non seulement personne ne le reconnaissait, mais que <<Lili>> exerçait une attraction puissante sur le sexe forte… Dans un cercle artistique de Paris, un vieux gentilhomme s’éprit <<d’elle>>, la poursuivit de ses avances, et finit par demander sa main.

Mais ces plaisanteries, si distrayantes qu’elles fussent, servaient mystérieusement les desseins de la nature. Le déguisement devenait une habitude, développait le penchant d’Andreas. <<Lili>> s’affirmait de plus en plus, ébranlant la santé du jeune homme exaspérant ses nerfs, lui enlevant peu à peu le goût de vivre.

Voici le récit de cette métamorphose, tel qu’Andreas la conta à son ami Niels Hoyer peu de temps avant d’entrer à la clinique de Berlin.

Andreas costumé en femme éveilla l’intérêt de Claude Lejeune, joyeux compagnon et ami dèvoué.

Lé récit d’Andreas Sparre

A Paris, au Salon d’Automne où Grete et moi nous exposions tous les deux, nous fîmes un jour. en 1927, la connaissance d’un sculpteur français, Jean Tempête. Cette rencontre me valut de bien singulières aventures.

Cet artiste possédait une maison de campagne près de Balgencie, une petite ville du Loiret. Avec le concours de quelques amis, il avait l’intention de [m\_nter] au théâtre municipal un spectacle d’amateurs, dans un but de bienfaisance. Il nous invita, ma femme et moi, à y prendre part. Le « théâtre » où nous devions paraître était une sorte de « café-ta-bac » avec une salle attenante qui servait d’habitude au cinéma. Il n’y avait qu’un seul décor, d’ailleurs inutilisable, et Grete fut immédiatement désignée comme peintre-décorateur. A 6 heures du soir, tout était prêt, et nous devions lever le rideau à 9 heures.

Vers 7 heures, je me rendis à la gare en compagnie de Tempête, pour chercher le seul membre de la compagnie qui manquait à l’appel. Il s’agissait d’une jeune femme qui devait jouer un petit rôle, celui d’une Parisienne très chic. Le train entra en gare : c’était le dernier, et notre Parisienne ne s’y trouvait pas. Tempête était fou de rage. Bien que le rôle fut insignifiant, sans la jeune femme la pièce tout entière s’effondrait.

-Eh bien, nous demanderons à Grete de la remplacer, déclarai-je.

-Excellente idée ! s’écria Tempête, et à peine avions-nous pénétré dans le soi-disant « hôtel » où nous étions descendus, qu’il se précipita sur ma femme. Extenuée par le travail qu’elle venait d’accomplir au théâtre, elle était étendue sur un divan branlant.

-Mais il n’en est pas question, s’exclama-t-elle, j’en serais incapable, même avec la meilleure volonté du monde !...

Puis elle me glissa un regard furtif :

-Mais peut-être « Lili » pourrait-elle s’en charger…

-Qui est « Lili » ? demanda Tempête.

-Ne vous en préoccupez pas. L’essentiel c’est qu’elle veuille bien accepter le rôle. Elle le jouera sans la moindre difficulté.

Lorsque le soir arriva et que nous levâmes le rideau devant une salle comble, pas un seul spectateur ne soupçonna que « Lili » n’était pas une femme. Bien plus, le pharmacien de Balgencie, doué d’un tour d’esprit poétique et qui était membre du Comité de bienfaisance, s’éprit de « Lili >>

au point d’envoyer à la mystérieuse inconnue une boîte de savon à la violette..

Ce soir-là, je fis la connaissance de celui qui allait devenir mon ami le plus dévoué, Claude Lejeune, le ténor de la revue, le seul acteur professionnel parmi nous.

J’avais déjà remarqué dans le courant de la journée ce jeune artiste dont l’esprit gavroche aurait pu égayer les bars de Montmartre. Il avait des traits asymétriques, des yeux pâles, profondément enfoncés dans les orbites, et un drôle de petit nez pointu. Au premier abord, il pouvait paraître laid, mais, si on l’examinait attentivement, l’on était frappé par la bonté et la générosité qui émanaient de toute sa personne.

Je dois dire que, tant que j’avais incarné Andreas, Claude m’avait battu froid, mais il en fut tout autrement dès qu’il me vit costumé en « Lili ». Naturellement de même que mes autres camarades, il fut mis dans le secret de ma métamorphose. Quant aux spectateurs, nous observâmes à leur égard la plus stricte discrétion.

Aussi les habitants de Balgencie, qui avaient eu l’idée d’organiser un bal à la suite de la représentation théâtrale, n’y virent-ils que du feu. A la demande de tous mes amis, j’avais gardé mon costume féminin, et j’apparus une fois de plus aux yeux de ces braves gens comme une jeune femme attrayante, incarnant le plus pur chic parisien.

Je fus traité avec la plus exquise courtoisie, et je m’amusai prodigieusement. Je dansai bien plus que les jeunes femmes authentiques. Et, lorsque je pus enfin m’arracher à mes nombreux soupirants, je vis Claude Lejeune qui s’avançait. Il s’inclina devant moi, avec une de ses mines les plus comiques, vissa son monocle dans l’œil, rougit, et dit solennellement :

-Mademoiselle, si vous n’êtes pas trop fatiguée, je sollicite l’honneur d’être votre cavalier.

Je levai sur lui un regard surpris et j’acquiesçai d’un hochement de la tête. Ce soir-là, nous dansâmes souvent ensemble, mais nous n’échangeâmes que quelques mots à bâtons rompus.

La « bonne société » de Balgencie se tint dignement à l’écart de nos fêtes, à l’exception d’un maître-adjoint, « M. René », ainsi que tout le monde l’appelait, et qui était célibataire. Charmant homme, il prit part à toutes nos excursions nocturnes, et ce fut lui qui proposa aux conseillers municipaux, réunis en assemblée solennelle, d’organiser une autre fête de charité, avec le concours de « la bande de Paris », comme il nous appelait.

La proposition fut acceptée à l’unanimité, et une invitation officielle nous fut lancée. Nous décidâmes de monter un carnaval nautique sur la Loire. La « nef de Cupidon » devait voguer à la tête d’une procession de bateaux fleuris.

Grete fut chargée de la décoration. M. René mit à notre disposition une vielle barque à fond plat, ainsi que son débarcadère et… sa cave à vin/ Mais, lorsque tout fut prêt et que la barque, dont la voile était ornée d’un grand cœur rouge, fut lancée, il devint clair qu’à cause même de la somptueuse mise en scène il était extrêmement difficile de manœuvrer. A Balgencie, la Loire roule des flots impétueux. Il fallait donc que Cupidon et les personnages de sa suite fussent de bons nageurs. Aucune des jeunes femmes de la ville ne pouvait assumer ce rôle périlleux, Jean Tempête me demanda discrètement si je voulais m’en charger à condition que Claude Lejeune m’accompagnât. Mes amis savaient que j’étais un nageur expert et vigoureux. J’acceptais, au nom de « Lili » et au nom de Claude, qui entre temps était devenu notre grand ami.

Il advint donc que j’apparus ce soir-là sous les traits de Cupidon adolescent… La population tout entière était assemblée sur le rivage, pour acclamer le dieu de l’Amour ; et, comme il voguait en triomphe, il prit son arc d’or et décocha une pluie de flèches sur la foule qui applaudissait. Et tout le monde crut que le masque de Cupidon cachait le visage d’une jeune femme/

Claude fut chargé à la fin du carnaval de me ramener à mon hôtel et de me frayer un passage au milieu des spectateurs enthousiasmés. Lorsqu’il me reconduisit dans ma chambre, il me regarda longuement, puis murmura :

-N’importe comment vous vous habillerez, ma petite, vous serez toujours une jeune fille !

Il s’interrompit confus de sa propre témérité. Je le fixai d’un air surpris.

-Que voulez-vous dire, Claude ? m’écriai-je.

-Rien, rien, je vous assure, répondit-il. Et pourtant… si je confiais à Lili les idées qui m’ont hanté toute la journée, frère Andreas serait sans doute très fâche…

Il y a de cela environ deux ans, mon vieil ami Iven Persen, du Théâtre royal de Copenhague, monta une série de représentations à Paris. Sa femme, la célèbre danseuse Ebba Persen, l’accompagnait, et une de ces soirées fut consacrée à la danse.

Mais le corps de ballet était extrêmement limité, un danseur manquait à la troupe et Iven me demanda si je voulais me joindre à la compagnie. J’acceptai sans enthousiasme.

Au cours des répétitions qui durèrent fort longtemps, je dus sans doute me surmener. En tout cas, je fus atteint pour la première fois de fort étranges hémorragies. Je saignai du nez, mais d’une façon si abondante, que Grete s’en inquiéta et me supplia de renoncer à mon rôle : mais je refusai, ne voulant pas mettre mon vieil ami en mauvaise posture. Je tins bon, bien que ces hémorragies revinssent au cours des répétitions successives. Et ce qu’il y a de plus étrange, c’est qu’à chaque fois j’étais saisi d’une accès de sanglots convulsifs. Après la crise, je me sentais libéré, comme si je sortais d’une espèce d’engourdissement. On eût dit que quelque chose de nouveau, d’inconnu, remuait en moi ; mon être tout entier semblait transformé, comme si une digue avait été brusquement rompue.

Jamais la musique n’avait agi sur moi d’une façon aussi troublante, aussi bouleversante qu’au cours de cette soirée. Ce fut à cette époque que mon caractère subit une profonde transformation. Jusqu’ici, mon attitude envers mes semblables était plutôt impérieuse et condescendante. Dès la première répétition, je fus tourmenté par un sentiment de défaite. J’étais saisi d’un brusque désir de renoncer à moi-même, d’obéir, de me soumettre entièrement à une volonté autre que la mienne… Au cours de la représentation, mon vieux camarade Iven et sa femme jouaient les premiers rôles. Il y a de cela un an, nous avions passé tous trois des heures joyeuses à Copenhague. Il ne m’était jamais venu en tête d’être le subordonné d’Iven, de reconnaître en lui « mon maître ». Mais ce soir-là j’étais devenu son esclave, je rougissais comme un enfant lorsqu’il m’adressait une recommandation… Et, s’il m’approchait, je me sentais plein de confusion… Pourtant, aux désordres psychiques que je ressentais il ne se mêlait aucun élan érotique. A ce point de vue nous étions, Iven et moi, des hommes parfaitement équilibrés. Aussi je n’arrivais pas à comprendre ce qui se passait. Cela était tout simplement. Et ce ne fut pas moi, mais Grete qui fut la première à s’apercevoir de cette nouvelle « humilité », comme elle disait en plaisantant. Grete en riait et me taquinait, mais son sourire cachait une profonde surprise.

Au cours des semaines qui suivirent, mon état nerveux empira. A des intervalles réguliers j’étais victime de ces étranges crises de dépression accompagnées de violentes hémorragies et du dou-

------------------------------

1. Voir Voilà n^0 185

Image 13